Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 25 (1988)
Heft: 925

Artikel: Les Énormes
Autor: Cornuz, Jeanlouis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1018378

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Les Enormes

Vers 1900 se retrouvaient quelquefois à Munich-Schwabing un groupe d'amis, qui s'étaient eux-mêmes surnommés «die Enormen» — les Enormes! Certains célèbres: Stefan George, Ludwig Klages; d'autres moins: Verwey, Wolfkehl (qui partit pour la Nouvelle-Zélande en 1933 — il n'aimait décidément pas le nazisme), dont on vient de publier la correspondance, très représentative de la bohème munichoise de ce début de siècle...

Henri Debluë, lui aussi, était un «Enorme» — par sa vitalité, sa joie de vivre, sa truculence, sa générosité, son ouverture à autrui, qui faisait que longtemps, il a sacrifié son œuvre propre à l'œuvre d'autrui.

D'autres ont évoqué l'homme de théâtre, le narrateur, le romancier de *Et Saint-Gingolph brûlait* (au fait: qui fut le mystérieux Gingolph?) et de ces *Cerises noires* qui viennent de paraître, avec une remarquable postface de Bertil Galland; l'universitaire, auteur d'une thèse sur Bernanos; le directeur de la revue *Rencontre* (avec Dentan, Schlunegger, Velan, Wagen et Messmer), puis, à leurs débuts, des éditions Rencontre. Je voudrais évoquer ici un souvenir vieux de trente-deux ans: les Soviétiques venaient d'envahir la Hongrie... Ce que nous appelions le «grand comité» de la revue *Contacts* — une revue «de gauche», celle des «collaborateurs culturels de l'extrême-gauche» comme disait le bon Monsieur Chantre, c'est-à-dire Buenzod, Haldas, Weideli, André Bonnard, Debluë, Schlunegger, Urbain, Mouchet, Velan, Rebetez, Anet, Bovard, etc — s'était réuni. Tous consternés par ce qui se passait, qui menaçait la paix du monde (de leur côté, les Français et les Anglais venaient d'intervenir au Proche-Orient), anéantissait tous nos espoirs et risquait de faire éclater notre groupe. Et je revois Henri Debluë, aussi consterné et plus consterné que nous l'étions tous, mais d'un autre côté transporté d'enthousiasme et de joie, brandissant au-dessus de sa tête un carré de carton, sur lequel il avait écrit quelque chose comme: «C'est une fille». Son premier enfant venait de naître... Si bien qu'il y avait d'un côté cette petite fille — elle a aujourd'hui trente-deux ans — et de l'autre ce monde, qui n'était pas du tout celui que nous aurions souhaité, que nous lui aurions souhaité, à elle et à tous nos enfants: ma propre fille avait un peu plus d'un an. Cette image d'un homme profondément sincère, profondément sensible, tourmenté plus qu'un autre, et chaleureux plus qu'un autre, faisant malgré tout confiance à la vie. ■

L'INVITE DE DP

Ubu roi

Beaucoup de hasards et quelques nécessités m'ont valu de passer deux jours là où bat le cœur de la Sparte économique qu'est devenue la Suisse: Zurich. Dès la sortie de la *Hauptbahnof* il y a de quoi être impressionné par le dynamisme zurichois qui éventre la ville, la transforme et la rend plus puissante encore s'il est besoin. L'observation d'Hermann von Keyserling faite il y a plus de soixante ans à savoir que «*Zurich fera basculer la condition traditionnelle de la Suisse*» se vérifie à l'œil nu. Le futur ne se justifie plus aujourd'hui: Zurich a fait basculer la Suisse. Les choses étant ce qu'elles sont, et l'économie primant tout, il n'y a pas de quoi s'étonner et je ne m'étonne pas outre mesure. Cependant, à l'occasion de cette visite dans la «capitale économique», j'ai eu à subir un petit discours de M. Gielgen, le fameux conseiller d'Etat. J'ai beau savoir que les sociétés sont cohérentes et que les hommes ne peuvent guère être différents des tendances lourdes des collectivités qui les ont portés au pouvoir et que, par conséquent, ils incarnent d'une manière plus ou moins nette, je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver un étonnement mêlé de dégoût à l'audition d'un discours dérisoire, tissé de dérision, sur la recherche et la réflexion scientifique, adressé à des scientifiques. Il est bon, souhaitable et stimulant que l'ironie s'exerce à l'endroit des chercheurs pour leur rappeler une humilité que certains ont souvent tendance à oublier ou dont ils sont dangereusement dépourvus.

Il est malsain, en revanche, qu'en Suisse, ici et maintenant, dans les conditions qui sont les nôtres, on oublie que la seule ressource qui nous permettra de traverser les crises qui nous attendent réside dans l'information que nous serons capables de traiter et de créer, de rassembler et de combiner dans des scénarios imaginatifs.

A entendre certains de nos hommes politiques, il y aurait les sciences utiles et les sciences inutiles, celles qui débouchent sur des réalisations concrètes et pragmatiques et celles qui, abstraites et théoriques, seraient des parasites à éliminer.

Ce point de vue plus répandu qu'on ne le croit est en train de nous priver de l'information qui nous fait le plus défaut, l'information régulatrice, celle-là justement dont l'absence est responsable, dans nos sociétés, des crises majeures que nous connaissons dans l'environnement et des ruptures qui menacent l'équilibre social.

Il est paradoxal que les sociétés ne comprennent pas que les connaissances qui n'ont pas d'intérêt immédiat peuvent avoir une signification différée dont l'utilité apparaîtra dans des circonstances dont nous n'avons encore aucune idée. Pour faire face à l'imprévu de demain il faudra aussi savoir actualiser ce qui ne «servait à rien» hier.

Qui fera comprendre cela aux hommes politiques qui préfèrent un bien présent à un bien futur?

Claude Raffestin

L'invité de DP s'exprime librement dans cette tribune. Claude Raffestin est professeur de géographie à l'Université de Gemève.